

## Le temps dans la névrose obsessionnelle

Cyril Veken

Montpellier 9 avril 2005

Si vous avez commencé à travailler ce séminaire depuis quelques mois, je me suis dit qu'à vous faire un topo sur ce séminaire je risquais la redite de choses pour vous évidentes. C'est pourquoi, après quelques grandes lignes sur les thèmes qui viennent de vous être indiqués, il m'a semblé plus approprié que nous puissions dialoguer à partir des questions que vous vous posez à propos du texte de Melman.

D'abord, la névrose obsessionnelle. Melman aborde cette question quelques années après un séminaire important qui a donné lieu à un livre, *Nouvelles études sur l'hystérie*. Notons que ce n'est pas évident que l'enseignement de Melman donne un livre, il n'y en a pas eu beaucoup jusqu'à présent. Ainsi, à la différence du séminaire sur l'hystérie que Melman avait repris pour en faire un livre, nous avons ici la transcription fidèle de l'enregistrement sonore d'un séminaire dont on peut dire qu'intitulé de l'autre grande névrose, il était attendu.

Or le début, et pas seulement la séance consacrée aux quatre discours, mais la première déjà, partie sur la question du rapport de Lacan à la vérité pour aboutir à l'énigme de la question V de Radiophonie, nous pose d'emblée la question de savoir pourquoi il commence comme ça au lieu d'attaquer tout de suite par un propos sur la névrose obsessionnelle. Cela a beaucoup désarçonné à l'époque où l'on suivait ce séminaire. En y réfléchissant, on s'aperçoit qu'il y a des formules tout à fait importantes dans cette première leçon, par exemple celui-ci :

Il ne s'agit pas, et je crois ne pas avoir manqué cet objectif avec ce que j'avais fait sur l'hystérie, il ne s'agit pas de nous proposer comme ceux qui sous prétexte que les psychiatres n'auraient pas réussi dans ce domaine auraient sur la névrose obsessionnelle le savoir du maître. Ce que nous sommes capables de dire à ce sujet concerne le fonctionnement de chacun, obsessionnel ou non, dans l'organisation de sa subjectivité et je m'efforcerai de vous le faire valoir en cours de route

Vous voyez qu'il indiquait ainsi que le séminaire sur la névrose obsessionnelle est moins à prendre comme consacré entièrement, exclusivement à la névrose obsessionnelle, isolée de la structure, mais à l'abord de ce que l'étude de cette névrose, à partir de ce que nous ont légué Freud et Lacan, fait apparaître de ce qui concerne tous les parlêtres que nous sommes. Ça me semble, c'est peut-être évident pour vous, ça me semble très important de le rappeler, c'est-à-dire que ce séminaire sur la névrose obsessionnelle est un séminaire sur le parlêtre vu à travers cette question de l'obsessionnel, si bien que, Melman le montrera, quelle que soit notre névrose, le mode sur lequel nous pensons, le discours de la science, ont quelque chose à voir avec le mode obsessionnel. L'obsessionnel ne va pas toujours jusqu'à la forclusion du sujet qui caractérise le discours de la science, mais tout le travail de Lacan démontre comment Descartes indique bien la place de ce sujet qui va être forclos de la science, sujet forclos de la science qui nous intéresse, nous analystes, celui qui continue à se manifester, à réclamer sa place.

Donc, à appréhender la névrose obsessionnelle de cette manière, on peut considérer que ce que cela va être pour nous occasion d'y mettre au travail l'enseignement de Freud et de Lacan, sans craindre d'affronter ce qu'ils peuvent nous offrir d'apories, de limites, d'énigme.

Melman annonce très tôt la façon dont le séminaire s'organise : il va suivre deux axes, le premier, une lecture attentive de *L'homme aux rats* qui révèle l'extraordinaire richesse de ce cas et l'extrême finesse et honnêteté du travail de Freud, et le deuxième, la lecture des *Carnets de l'homme aux rats* qui nous permet de suivre séance par séance la façon dont Freud a construit ce cas et qui constitue en quelque sorte le deuxième tour de ce parcours de la névrose obsessionnelle à partir du cas d'Ernst Lanzer.

L'intérêt de cette approche c'est qu'avec elle nous entrons dans la clinique de Freud, dans sa façon d'aborder cliniquement les choses. Dans le premier texte, nous avons le récit, l'ébauche de la théorisation qui accompagne ce travail clinique qui est un des moments fondateurs de la pratique de la psychanalyse : le cas y est reconstruit, articulé selon la théorie qui est en train de se faire, tandis que dans le deuxième texte (chronologiquement antérieur mais découvert beaucoup plus tard) nous avons les notes prises après les séances, à chaud. Nous avons ainsi une indication extrêmement fine du matériau recueilli par Freud au cours des séances, ainsi qu'un accès précieux à son mode d'intervention et d'interprétation.

C'est une dimension essentielle dans la transmission de l'analyse puisqu'avec ces *Carnets*, qui semblent être le seul cas pour lequel les notes de Freud nous soient parvenues, Freud met en quelque sorte cartes sur table, nous plaçant dans une position que l'on peut comparer à celle du supposé savoir de l'analyste à qui s'adresse un cas mis en contrôle. Il serait évidemment débile de s'imaginer que cette position nous autorise à nous croire plus malins que Freud ! En revanche, cette position que j'appelle de contrôle, d'adresse (qui exprime la confiance chez Freud qu'il y ait après lui des analystes pour le lire) peut nous permettre d'entendre ou de lire dans ce qu'il nous rapporte avec une honnêteté scrupuleuse autre chose que ce que lui-même en tire. on pense ici à la fameuse formule de Lacan « Qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend ». Et la lecture que Melman nous amène à faire avec lui du cas de l'Homme aux rats est celle d'un analyste qui aborde en clinicien la clinique d'un autre clinicien (et quel clinicien !) sans craindre de mettre en évidence les apories, problèmes, difficultés auxquelles ce texte peut nous confronter, du fait même de son existence, et notamment le rapport singulier de Freud avec cette névrose.

Même si ici ou là Melman ne manque pas de souligner quelques apories, impasses, difficultés dans l'abord de Freud, ce qui en ressort c'est un hommage extraordinaire au talent de clinicien de Freud. Comment, dans la volonté qui est la sienne de prouver sa théorie de l'Œdipe, du refoulement, de la pulsion, etc., surtout de l'Œdipe il fait à certains moments un certain forçage interprétatif tandis qu'à d'autres, il relève des choses qui ne vont pas du tout dans son sens, nous donnant ainsi la possibilité de pousser plus loin la tâche entreprise. Vous voyez ainsi en quoi je faisais ce parallèle avec le contrôle : La lecture que donne Melman de l'Homme aux rats nous donne la possibilité d'entendre ce que le dispositif mis en place par Freud, son écoute permettent de mettre au jour. C'est un des axes essentiels de ce séminaire : même si nous n'avons plus grand rapport avec la Vienne des années de l'homme aux rats, d'un point de vue structural il y a là des choses stupéfiantes, il faut bien le reconnaître.

*Structural*, c'est un mot qui mérite un commentaire : vous voyez bien qu'un obsessionnel d'aujourd'hui n'est pas l'homme aux rats, mais il y a des positions

structurales qu'on peut retrouver. Si vous voulez, c'est un peu parallèle avec ce qu'avait dit Melman à propos de l'hystérie : s'il est évident que les grandes hystériques à la Charcot, on n'en a plus beaucoup, cela ne veut pas dire qu'on n'en retrouve pas les traits structuraux. Il y a une différence entre la structure et le phénoménologique, la manifestation visible. C'était vrai pour l'hystérique, et pour l'obsessionnel ça va l'être encore plus dans la mesure où constamment, en relisant tant le texte de Freud que le séminaire de Melman, nous sommes amenés à travailler la différence entre *symptôme* obsessionnel (dont la caricature aboutit aux fameux TOC, les troubles obsessionnels compulsifs du DSM) et *structure* obsessionnelle, c'est-à-dire la façon dont un sujet se pose par rapport aux grandes questions de la psyché, de la subjectivité.

Autre considération qui ne simplifie pas l'abord de cette névrose, et Melman y insiste à de nombreuses reprises, le processus même de la pensée est un processus obsessionnel. C'est ainsi qu'on peut comprendre l'importance d'ouvrir ce séminaire par la question de la vérité. On voit bien - et Lacan en a parlé à plusieurs reprises - que la façon dont les logiciens posent la question de la vérité ne peut pas nous satisfaire ; elle est intéressante mais ne peut pas nous satisfaire quand il s'agit de subjectivité. Cette question de la vérité, importante pour tout un chacun, l'obsessionnel va l'éclairer d'une manière plus dramatique, plus sensible, que tout autre.

Il y a donc cette question de la vérité, qu'il nous faudra garder présente à l'esprit, et, cette autre, qui nous réunit aujourd'hui, qui est de nous interroger, là, à l'orée du travail de Melman, sur ce la logique mise en œuvre par Lacan avec l'articulation des quatre discours. Je dirais que c'est une manière d'annoncer avec quoi il va travailler, avec quels outils il va aborder la névrose obsessionnelle :

d'une part quatre termes :

- S1, signifiant qui représente un sujet pour un autre signifiant,
- S2, l'autre signifiant, la batterie signifiantes,
- \$, le sujet divisé par cette représentation même entre deux signifiants
- et puis l'objet qui tombe, l'objet *a*.

et d'autre part les quatre places dans lesquelles ces termes se distribuent : semblant, Autre, production, vérité.

Nous faire commencer par l'examen des quatre discours, c'est un moyen de nous mettre au travail dans la perspective frayée par Lacan avec cette logique ; ce qui va nous permettre de voir comment l'obsessionnel avec cela se débrouille, comment à l'intérieur de la structure dans laquelle le parlêtre est voué à vivre, il organise ce qu'il nous faut bien appeler sa névrose.

Le fait que dans la ronde des discours il y en a un que Lacan dénomme discours de l'hystérique peut conduire à se demander, vu que l'hystérie et la névrose obsessionnelle sont les deux grandes névroses, pourquoi l'un des dits discours n'est pas le discours de l'obsessionnel. Cela donne à réfléchir sur ce que veut dire *hystérique* dans le discours de l'hystérique : est-ce le discours qui caractérise les hystériques, le discours propre aux hystériques ? Ce serait s'engager sur une pente dangereuse, car à ce compte le discours de l'universitaire, par exemple, deviendrait le discours d'une corporation ou d'une classe de parlêtres. Or, si l'Université favorise la mise en place d'un tel discours, on constate aisément d'une part que le discours

universitaire est loin d'être le privilège des universitaires, et d'autre part, comme certains le déplorent, que les universitaires sont loin d'être toujours dans le discours universitaire.

Ce n'est donc pas que l'hystérique parle toujours hystérique, que l'universitaire parle toujours universitaire, le patron en maître et l'analyste toujours en analyste. Ce serait instaurer une certaine spécialisation, voire une hiérarchie, entre les discours, là où il n'y a que rapport de places qui conditionne le dire, et donc le sujet.

Ce que nous montrent ces quatre discours, c'est qu'ils tournent, c'est que S1, S2, \$, a, – dans cet ordre – occupent les quatre places (semblant, Autre, production, vérité). Dans une première écriture, Lacan plaçait ici une flèche marquant d'où ça parle, et vers où.

$$\begin{array}{c} \underline{S1} \rightarrow \underline{S2} \\ \$ \quad a \end{array}$$

Cette flèche montre que pour qu'il y ait discours, il faut qu'il y ait disparité des places, autrement dit, il faut une adresse, il faut de l'Autre. La place en haut à gauche, celle qu'il appelle de l'agent ou du semblant, c'est la place d'où ça parle, et ce n'est pas pour rien que la place en haut à droite s'appelle la place de l'Autre : pour qu'il y ait adresse il faut qu'il y ait un Autre. La place en bas à droite, celle de ce qui est produit par le processus du discours, est celle de la production ou de la jouissance. Et puis ici – en bas à gauche – il se passe quelque chose de spécial : ça a du mal à tourner. Lacan la désigne comme la place de la vérité et si, comme le dit Lacan « moi la vérité je parle » ou encore « la vérité parle 'je' », celle-ci ne peut que se mi-dire, autrement dit elle se situe dans l'énonciation et non dans l'énoncé.

Dans le discours du maître, cela signifie que quelque chose passe de \$ à S1, ce qui fait que le maître a beau se croire malin, le sujet, dans les dessous, rend présent quelque chose de sa vérité de sujet, ne serait-ce que son désir d'être là, dans le discours du maître, précisément ! Et cette vérité, pas moyen pour la jouissance de la rejoindre. Lorsque ça parle en S1, il y a toujours la vérité de ce discours, qui, elle, ne parle pas. On peut voir là une façon d'illustrer que le sujet « ne sait pas ce qu'il dit ».

Jérôme La Selve : C'est un peu illustré par ce que vous avez dit des contrôles.

Cyril Veken : Exactement ! Je dis quelque chose, mais en contrôle, la différence avec le dire d'un analysant, c'est que je rapporte les propos d'un autre et que la vérité qui s'y rattache peut fort bien m'être révélée par l'autre à qui je m'adresse alors même que c'est moi-même qui l'ai donnée à entendre.

Autrement dit dans le discours de l'hystérique, la vérité de l'hystérique, c'est l'objet a, bien évidemment incapable de parler avec des mots, mais pas sans ressources au niveau du corps. C'est alors le symptôme qui parle.

$$\begin{array}{c} \underline{\$} \rightarrow \underline{S1} \\ a \quad S2 \end{array}$$

Ce que cela indique, c'est la relation de l'hystérique à l'Autre, c'est-à-dire que l'hystérique voit un maître dans l'Autre dont elle essaie de faire sortir le savoir, ce qui l'intéresse dans le maître, c'est son savoir. Que fait l'analysant ? Le dispositif le met dans la position d'avoir à parler, de s'adresser – le sujet supposé savoir ça veut dire, c'est intéressant ce renversement, ça veut dire s'adresser au maître pour produire un savoir sur un objet qui, lui, n'est pas affecté par ce savoir et qui continue à s'exprimer

au point que quand ça ne parle pas, c'est l'objet qui parle dans le corps de l'hystérique.

Dans ce discours là, le discours de l'analyste,

$$\frac{a}{S_2} \rightarrow \frac{\$}{S_1}$$

C'est l'objet qui est mis en position de s'adresser à l'Autre, le sujet divisé, pour produire du signifiant maître, lequel signifiant maître ne réussit pas à rattraper le savoir puisque le savoir est savoir inconscient développé par toute la batterie signifiante indépendamment de la façon dont elle est articulée. Par exemple, je risque cela, ce que Lacan va appeler *lalangue* est en rapport avec ce savoir inconscient, c'est-à-dire avec tout ce que *lalangue* contient à la fois de possibles et de restrictions et qui est en chacun de nous (n'approchons nous pas là du fameux *refoulement primitif*?).

Ainsi, dans la ronde des quatre discours on ne peut pas dire dans quel discours on choisirait de se mettre pour parler puisque quelque soit celui dans lequel on se situe, l'Autre y est présent, ainsi que la place de la vérité. Ainsi le discours de l'hystérique n'est pas un monde clos qui serait celui de l'hystérique, c'est une adresse. Peut-être que ce mot d'adresse, même s'il n'est pas très fréquent dans le séminaire qui nous retient aujourd'hui, est un bon éclairage pour revenir sur la névrose obsessionnelle : pour l'obsessionnel, la question de l'adresse est en effet centrale : à qui s'adresse-t-il ? Ce n'est pas évident !

Mais à côté du rappel des quatre discours, une autre question — insistante quand on entre dans le chaudron de l'analyse — est abordée d'emblée : que signifie comprendre ? La difficulté vient ici de notre propre rapport au savoir, rapport dont l'obsessionnel est le modèle : la subjectivité étant écartée au profit de l'Autre (ce dernier prend alors la figure du père mort auquel on ne croit pas mais qui ne cesse de se faire entendre) la pensée se trouve contrainte à ne pouvoir envisager comme cause d'autre mode que la consécution. D'où une logique très logicienne dans laquelle risque de se trouver captif quiconque veut aborder la névrose obsessionnelle pour en articuler la logique propre.

La question de la logique qui ici convient, une logique par exemple pour laquelle la vérité ne se réduit pas à deux ou trois valeurs, ni même à quelques modalités, Melman nous en donne ici quelques exemples, en nous rappelant, sans toutefois le formuler ainsi, que l'analyse est une praxis. Que cet aspect de praxis et son articulation à un savoir, problème général, est central dans la névrose obsessionnelle.

Commencer par les quatre discours, c'est-à-dire par un rappel des concepts lacaniens qui vont être mis à contribution pour aborder la névrose obsessionnelle, ce n'est donc pas faire comme si on allait chercher à écrire le discours de l'obsessionnel. Puisque, justement, l'obsessionnel ne peut pas faire discours, sa structure l'en empêche et peut-être cette impossibilité de structure a-t-elle à voir avec la relation à l'Autre. Cela pourrait constituer ce qui rend l'adresse de l'obsessionnel à l'analyste si difficile : comment parvenir à hystériser son discours, c'est-à-dire à se mettre dans la position où il laisse parler le sujet ? Ce n'est pas facile, il y faut un transfert très très fort pour que ça se débride, pour que de l'Autre il y en ait dans un rapport transférentiel, c'est à dire un Autre qui ne soit pas un Autre non barré. Cette formulation me semble

parlante, car ce qui rend pour l'obsessionnel son adresse à l'Autre difficile, c'est qu'il n'accepte pas que l'Autre soit un lieu vide, qu'il n'y ait personne là-dedans.

En témoignent les choses extrêmement bizarres qu'accumule Freud sur son patient : voilà un type qui est plutôt libre penseur, intelligent, qui est rationaliste, chez qui on voit des choses dont il a un petit peu honte comme la superstition ou la religiosité, que Freud cherche à expliquer par la métapsychologie. Il note avec une grande justesse les symptômes et en même temps il cherche une explication qui est difficile à trouver là. Par exemple la question de cette adresse au grand Autre me semble en mesure d'éclairer ces bizarreries de l'obsessionnel.

Une des choses qui va prendre une très grande importance ici, c'est pour cela que la question de l'Autre est indispensable - et même si on n'a pas mis l'écriture grand A dans ses deux séances d'introduction - vous voyez bien que l'Autre est là (en haut à droite) dans la place des discours. L'objet *a* est pris d'une façon fort intéressante par Melman, parce qu'il ne s'agit pas ici de tenter d'en donner une définition, mais de s'en servir : par exemple, si par exemple l'Autre fait tant de difficultés pour l'obsessionnel, c'est que dans la logique lacanienne telle que l'utilise Melman, l'objet *a* n'arrive pas à tomber. Et tant que l'objet *a* n'est pas tombé (ce qui est une façon tout à fait éclairante d'aborder la castration) l'Autre - le grand Autre - ne peut pas être ce lieu vide car il reste encombré de cet objet *a* qui ne cesse d'envahir les pensées de l'obsessionnel.

Prenons un instant l'exemple du don : quel est l'objet du don ? S'il faut bien que quelque chose marque dans la réalité qu'il y a un don, la chose donnée n'est pas pour autant l'objet du don. Et l'on peut appréhender par là la difficulté pour l'obsessionnel de donner et la façon dont au don se substitue pour lui l'oblativité.

Vous reconnaissez là des choses que Melman dit dans son séminaire et il me semble que l'on peut y voir que si cet objet *a* - dont on peut se demander s'il ne le sort pas de sa manche comme équivalent de la pierre philosophale qui viendrait tout expliquer - cet objet *a* donc, pris simplement comme le nom donné à ce qui, faute d'être tombé, faute de ne plus être pris comme objet de jouissance, rend impossible la relation à l'Autre en tant qu'Autre, alors il n'y a effectivement pas besoin d'une définition ou d'une présentation concrète : de toute façon il n'est pas spéculaire, on ne peut pas l'attraper ! De ce point de vue, fèces, sein, voix, regard ne sont objet *a* que dans la mesure où ils en tiennent logiquement la place. C'est ainsi que Melman pourra tranquillement présenter le phallus lui-même comme du registre de l'objet *a* pour l'obsessionnel.

La manière dont Melman indique les conséquences que peut avoir cette non chute de l'objet nous en dit plus sur l'objet en question que des volumes qui chercheraient à le définir. C'est là un exemple de l'utilisation qui va être faite ici des termes et des relations du discours psychanalytique que Lacan nous a laissé, utilisation qui va permettre, simplement en s'en servant, non pas de traduire Freud en lacanien, ce qui serait d'un bien piètre intérêt, mais de poursuivre les interrogations auxquelles nous confronte la clinique en ne craignant pas de décliner la logique qui est celle du parlêtre.

Reste bien sûr la question de savoir pourquoi, chez l'obsessionnel, cet objet *a* n'arrive pas à se détacher. Vous voyez que le début, avec le rapport de la jouissance à la vérité, a mis en place un éclairage d'autant plus intéressant qu'il va tout à fait à l'encontre de l'intuition que l'on pourrait avoir. So l'objet *a* n'arrive pas à tomber, c'est parce qu'il entretient une certaine jouissance avec laquelle l'obsessionnel a le plus grand mal à rompre, ce truc dont il n'arrive pas à se décrocher, l'obsessionnel va donc s'évertuer à le

tenir à distance, le maintenir aussi loin que possible, « en bout de chaîne » dit Melman, afin de ne pas être complètement engorgé, noyé. Et de devoir tenir cet objet à distance, à tout moment, c'est cela qui infeste sa vie, d'où les délires de propreté, la peur que l'objet soit encore là, tous ces rituels à accomplir pour le tenir à l'écart.

Une des raisons de l'embarras que suscite le terme de *jouissance*, c'est que la langue courante nous pousse à imaginer la jouissance comme quelque chose d'agréable. Or imaginer la jouissance comme quelque chose de nécessairement agréable, c'est se condamner à n'y comprendre rien. Comment se fait-il qu'un sujet puisse tenir par-dessus tout à quelque chose qui non seulement n'est pas agréable mais qui l'empêche de vivre ? A quelque chose d'aussi mortifère ? L'énigme du rapport entre vérité et jouissance sur quoi s'était ouvert le séminaire vient éclairer ce point en nous renvoyant à ce qu'est cette histoire de jouissance sur laquelle Lacan est souvent revenu et est un des piliers de sa lecture de Freud : la jouissance nous mène à la mort. S'il n'y a pas de limite à la jouissance, on va plus loin, plus loin, plus loin... !Jusqu'à la perversion, jusqu'à la mort (celle de l'autre ou la sienne propre) Ce qui vient réguler les choses — c'est la question de la vie — c'est qu'au-delà d'une certaine limite la vie est en péril. Si chez les animaux, c'est l'instinct qui pourvoit au non franchissement de cette limite, donc au maintien de la vie, chez le parlêtre c'est plus compliqué. C'est là que l'on voit la place de ce qui chez lui, avec la loi par exemple, vient faire barrage, limite à la jouissance.

Et l'on retrouve ici la question de l'objet *a* sous la forme de ce que Lacan appelle le *plus de jouir* : ce pur semblant qu'est le signifiant offre la possibilité de ce plus de jouir qui permet d'augmenter la jouissance sans mettre en péril le corps, la vie même. Et c'est dans ce monde du signifiant qui est celui du parlêtre que beaucoup de choses peuvent se préciser sans lesquelles la phénoménologie des névroses risque fort de se limiter à un catalogue.

Qu'est-ce que c'est pour le parlêtre que la jouissance phallique ? dans quelle scène se déroule-t-elle ? Qu'est-ce que la jouissance côté homme ? côté femme ? Ces questions ne sont pas étrangères à la problématique de l'obsessionnel, et la clinique nous le montre d'une façon insistante et, il faut bien le dire, époustouflante : Was ist ein Weib ? autrement dit, si la place d'une femme, ce qu'il en est pour elle de la jouissance, est difficile à concevoir pour un homme, elle ne l'est pas moins pour une femme. Et il y a certainement là une piste pour cerner de plus près la raison pour laquelle la névrose obsessionnelle se présente de façon si peu différente chez un homme et chez une femme.

Le fait que l'obsessionnel a tant de mal à se décoller de cet objet *a* entraîne une conséquence majeure : l'échec à la mise en place de celui-ci comme cause du désir, c'est-à-dire en tant qu'objet non spéculaire, insaisissable qui vient animer mon désir. Son maintien dans la chaîne —fût-ce, comme le dit Melman, en bout de chaîne— remplit la place qui, tel le zéro pour les nombres, permet de compter. Et en effet, l'obsessionnel doit toujours recompter, le compte n'est jamais juste, de même qu'il reste perplexe sur ce qui pourrait être son désir, sur tout ce qui est affaire de *tranchement*. Et nous voici tout près du nom de cette opération par laquelle l'objet peut tomber : ce que Lacan appelle la *castration*.

Et tout cela, Melman l'aborde de telle sorte que si ce séminaire peut paraître très difficile, voire obscur dans une lecture elle-même obsessionnelle qui en chercherait le sens dans la consécution des énoncés qu'il nous présente, il pourra vous parler et toucher en vous quelque point de vérité si vous cherchez, comme j'essaie pour ma

part de le faire devant vous, à l'entendre en termes cliniques, en termes de ce que votre propre passage sur le divan a pu vous permettre de saisir de ce truc invraisemblable, à savoir que la structure est à l'œuvre, même et surtout quand on ne s'en rend pas compte, et qu'en fin de compte, cette structure est le fait d'une logique imparable toute entière prise dans le fait du langage et telle qu'« il n'y a pas de métalangage ». Des formules comme celle-ci ou le fameux « ça parle », il nous faut aujourd'hui en mesurer la fragilité, voire même la vanité, si elle ne sont pas tissées dans un discours qui seul en permet à la fois l'articulation et la vérification. Et ce d'autant plus que nous sommes dans un moment où l'enseignement de Lacan court le risque de devenir l'équivalent de ce qu'était devenu l'enseignement de Freud dans les années où Lacan opéra son retour à Freud. C'est précisément à ce genre de tissage que nous invite Melman dans ce séminaire en nous donnant la possibilité d'articuler les choses de telle sorte qu'elles viennent éclairer les données de la clinique (y compris donc quand ces données nous sont fournies par Freud lui-même pour ce qui concerne l'Homme aux rats) et aussi ouvrir la perspective d'oser interroger la clinique à partir de ce que cette articulation peut suggérer.

Quelques mots à présent sur la question du temps. J'ai l'impression qu'en fait cette question, nous n'avons pas cessé d'en parler. L'Association a tenu cet hiver des journées sur le temps, journées qui ont été à la fois satisfaisantes et pas satisfaisantes, parce que si l'on réfléchit sur le temps comme donnée de la physique, comme le temps qui passe, qui s'égrène, en fin de compte on n'a pas grand-chose à dire comme analyste : le temps des horloges, le temps qui passe, le temps physiologique, le temps du vieillissement des corps etc. l'expérience analytique montre que l'inconscient se fout complètement de la distance du temps et l'on voit bien comment quelque soit notre âge, notre expérience il y a des moments où l'on est surpris de retrouver quelque chose d'une enfance très lointaine et qui est là comme si c'était maintenant ; c'est l'exemple de la Madeleine de Proust ; c'est aussi le rapport que l'on conserve avec ses parents : quoi qu'il se soit passé il y a des moments où l'on continue d'être le petit garçon ou la petite fille face à papa ou maman.

En revanche, ce qui pour nous est intéressant et que l'on retrouve dans le séminaire de Lacan que notre Association a mis au programme de nos journées d'été, *L'acte analytique*, c'est justement cette dimension de l'acte qui donne au temps une perspective telle qu'il peut y avoir un avant et un après. Quand on voit la difficulté sur laquelle Melman revient sans cesse au long de son séminaire sur la névrose obsessionnelle, cette difficulté pour l'obsessionnel de trancher, c'est-à-dire de produire l'acte qui permettrait que l'objet a se dégage, on voit bien que le temps s'en trouve ramené à une simple consécution de moments au découpage arbitraire. Peut-on dire pour autant qu'il refuse le temps comme tel ? C'est difficile à dire ! En tout cas le fait de refuser le tranchement de l'acte (alias la castration), cela s'appelle la procrastination : remettre au lendemain, comme si le temps ne marquait rien d'autre qu'une succession d'unités. Si procrastiner veut dire reculer devant l'acte, cela donne à la question du temps une perspective tout à fait intéressante : la stase, c'est à dire le refus du temps. C'est ainsi que vous avez des obsessionnels de 70 ans qui continuent à être des adolescents, dans l'attente d'un temps qui s'éternise, comme si Achille n'allait jamais rattraper la tortue, comme si la mort ne pouvait être qu'un accident.

La mort, c'est aussi ce que Melman relève dans la sensationnelle remarque que fait l'homme aux rats à Freud : « Mais alors, Docteur Freud, et l'au-delà, qu'est-ce que vous pouvez en dire, de l'au-delà ? » Même la mort est refusée comme limite, comme coupure. Vous voyez comment s'enchaîne cette question, quand on la prend sur un



mode un peu structural, vous les entendez déjà qui rôdent, les revenants, que ce soit le père ou un autre.

Que cet engluement si caractéristique de la névrose obsessionnelle guette quiconque tente d'en repérer le mécanisme, Melman y revient souvent pour souligner ce qu'il y a d'obsessionnel dans la pensée. Il y revient aussi d'une toute autre manière, à laquelle le lecteur sera sensible —comme l'ont été ceux qui y ont assisté. Je veux parler des quelques moments où Melman, notamment dans la deuxième année, dit être en grande difficulté. Pourquoi ? Parce qu'il est pris lui-même et cela fait partie du tableau, il est pris lui-même dans l'obsessionnalisation de ce qu'il est en train de dire de l'obsessionnel, et notamment quand il s'agit de sortir de la question de l'ordre et du contre-ordre, du dit et du contre-dit. Il faudra pousser très loin l'analyse de ce que la névrose obsessionnelle met en évidence quant à ce qui nous concerne tous pour parvenir au tranchement de l'acte.

La question du temps, comme d'autres, est à prendre dans l'articulation de ce qui est déjà là. Nul besoin de se mettre à réfléchir à tout ce que l'on peut dire sur le temps puisqu'en fin de compte, du point de vue de l'analyse, le temps est une question d'acte. Ou comme le dirait Lacan vers la fin de sa vie : « La topologie c'est le temps ». Affaire de coupure, ou de refus de toute coupure. Un temps porteur de vie ou un temps mort. Voyez la révolution que Lacan a introduite dans le monde de la psychanalyse en décidant que ce n'était pas l'horloge qui commandait le temps des séances : quelle belle façon de sortir de la dimension obsessionnelle d'un égrenage des secondes, minutes, heures dont on attendrait on ne sait quelle illumination. Avec l'obsessionnel en effet, on peut attendre longtemps l'acte sans cesse remis au lendemain. S'en remettre à l'horloge, à cette coupure apparemment motivée et totalement déconnectée de l'exercice de la parole, c'est une conception du temps que la coupure vient bousculer du simple fait qu'il y ait coupure. Voilà qui va pouvoir mettre l'obsessionnel au travail d'autre chose que le travail infernal de la pensée ininterrompue, mais au prix le plus souvent de le mettre en colère : on ne l'a donc pas compris, on ne le laisse même pas parler !

Mais ce peut être le moyen de lui permettre d'hystériser un peu son discours.

Voilà, je pense que je vais arrêter là ces quelques remarques de sorte que nous puissions dialoguer un peu à propos de cette si intéressante névrose.

